

Blancheur éclatante des lieux et des sculptures qui les occupent. Cette couleur, avec sa symbolique, a trouvé dans l'atelier de Nathalie Delasalle son sanctuaire et sa prêtresse. Les œuvres sont posées à même le sol ou sur des tréteaux, suspendues au plafond ou accrochées aux murs, sans souci de hiérarchie ni de mise en scène. L'espace encore libre en est devenu labyrinthique, ce qui invite au plaisir de la découverte, mais aussi à la rêverie mystique. Les sens en éveil, le visiteur solitaire entre dans un autre univers où le temps a cessé de s'écouler. La lumière étincelante et froide qui tombe d'une grande verrière semble s'emparer des œuvres pour les délivrer de la pesanteur. Elle y fait affleurer, comme par éclairs, un étrange hiératisme, rendant presque surnaturelle leur immobilité. Un reflet de la plénitude de l'être aura sans doute touché ces sculptures. Leurs formes ont le calme et la pureté de la géométrie, mais d'une géométrie qui aurait préféré à la raideur de la droite et à l'agressivité de l'angle aigu, la souplesse d'une courbe qui court à travers les étoiles. Une sorte de nécessité esthétique a dû guider l'artiste dans ce choix. Ce sont en effet des œuvres dans lesquelles la forme offre de douces consonances avec leur blancheur immaculée, ce qu'un platonisme de notre temps, instruit de la nouvelle image du cosmos, pourrait reprendre à son compte en affirmant que de telles formes sont, de toute éternité, inséparables de la splendeur muette de la lumière blanche.

L'œil est à la fête, bercé qu'il est par ces sensations visuelles d'ordres différents qui, comme en écho, ne cessent de se répondre ; mais il ne peut ni tout dire, ni tout voir. Le regard, parce qu'il interroge, nous en apprend davantage. C'est lui qui, glissant lentement et amoureux sur le poli des œuvres pour en explorer la moindre ondulation, fait naître en nous un trouble qui nous livre leur secret, car il semble bien que ces œuvres, malgré leur caractère radicalement abstrait, nous rendent notre regard et nous fassent signe. On sent confusément qu'une présence obscure les habite, énigmatique, capable d'ouvrir des abîmes que l'œil, trop vite ébloui, ne pouvait soupçonner. Une émotion d'une nature singulière flotte dans cet atelier, comme portée par une fugue de regards échangés. Elle a donné au silence qui y règne et qui a cessé d'être ordinaire, une épaisseur, une profondeur d'âme. On a l'impression qu'il est vivant, qu'il émane des œuvres elles-mêmes, comme engendré par leur respiration. C'est un silence parcouru de frissons, un silence que l'on peut entendre, et qui pourrait presque être touché, tant on le sent près de soi. Un quelque chose de fluide, de frémissant et velouté, d'insaisissable et pourtant parfaitement sensible, pareil au frôlement furtif d'une aile, a rempli l'espace, abolissant chez le visiteur tout sentiment d'une distance à l'œuvre regardée. Ce silence est saturé de désirs suspendus et d'indéfinissables attentes. Et l'on perçoit que sa densité tient tout entière à une sensualité diffuse qui, comme une braise sous la cendre, est toujours prête à flamber.

C'est que le travail de Nathalie Delasalle qui exploite les magies de la synthèse de marbre, ne vise pas seulement à faire chanter la lumière et les ombres sur cette matière d'un blanc neigeux. Il s'agit, avant tout, alors que les œuvres sont abstraites par leur géométrie, d'offrir au regard et à l'imagination une symbolique de la volupté. De là cet intérêt de l'artiste pour les courbes et contre-courbes lascives qui, traduites dans le langage de la plastique, donnent naissance au galbe ample et ondoyant des surfaces, d'autant plus suggestif que la lumière, comme par une discrétion d'entremetteuse, n'atteint celles-ci que de biais. Les ombres « propres » qui en résultent prennent ici leur sens le plus profond. Tempérées par des lueurs bleuâtres ou avivées de rose, selon le moment du jour, elles enfièvrèrent les inflexions du modelé en les chargeant de chaleur et de mystère, mais aussi de souvenirs épars de nudités saisies dans une lumière rasante. Leur force est d'être complices des rêves d'aventures de la chair qui s'émeut. On dirait que les œuvres prennent plaisir à se faire à elles-mêmes de l'ombre pour mieux mettre en évidence la grâce de leurs formes.

Fernand Fournier, Paris, Décembre 2010